

Propos lavant

La moindre définition du critique littéraire est qu'il est cet écrivain qui aime écrire et surtout lire de la critique. On a même parfois l'impression qu'il est le seul de son espèce à apprécier dans son assiette ces abats du gros animal littéraire que sont les chroniques, les critiques et les feuilletons littéraires.

Rendant hommage à Albert Thibaudet, Paul Valéry définit d'un trait la critique littéraire en tant que littérature dont la littérature serait le sujet même. Je le cite ici approximativement, affectueusement, comme le faisait Thibaudet lui-même à en croire ses exégètes. Au passage, je m'instruis.

Car franchement, avant de travailler sur ce mince bouquin, j'étais un peu comme M. Jourdain et ses descendants, tous ces messieurs Homais, Bouvard et Pécuchet contre lesquels M. Teste allait bientôt ferrailer. Autrement dit, je faisais de la critique sans le savoir, et avec pas mal d'idées reçues. Parmi cent mille d'entre elles, je prenais Thibaudet pour un lointain ancêtre, alors qu'il n'était dans ma profession, si c'en était bien une,

qu'un arrière-grand-père. Certes, j'avais bien reçu en service de presse les sept élégants petits livres qu'en 2018, les éditions des Équateurs avaient fait paraître sous le titre *Thibaudet à l'Académie*, reprenant les sept essais que celui-ci avait composés, dans le cadre du prix d'éloquence que l'Académie française organisait dans les années 1900.

Sept auteurs ?

Eh bien, pour commencer Ronsard, qui lui avait valu, alors qu'il n'était encore que professeur suppléant de philosophie au lycée de Draguignan, le premier prix en 1896.

Joueur invétéré, Thibaudet retentera sa chance avec Michelet, puis Chénier.

Puis Théophile Gautier, Fontenelle, Alfred de Vigny et enfin Taine.

Je me souviens d'en avoir à l'époque emmené un, sans doute le Taine, dans mon cabinet de lecture rapide ou lente, cela dépend, puisque je veux parler de mes W-C. Cela m'était sur l'instant, je crois, tombé des yeux mais sans que je parvienne à m'en débarrasser puisqu'en préparant ce livre, j'ai retrouvé les sept volumes rangés comme à la parade dans une de mes bibliothèques subsidiaires ou adventices, ainsi que vous voudrez.

Je n'avais alors pas encore lu *Physiologie de la critique*, l'un des essais les plus indispensables sur la question. Béni soit Antoine Compagnon qui

a tout mis en œuvre pour ressusciter Thibaudet, en commençant par le portrait hautement chaleureux qu'il trace de lui dans *Les Antimodernes*. Attention néanmoins : cette *Physiologie* n'est pas toujours d'une cristalline limpidité. Cela tient en partie, je pense, à l'origine orale du texte : six conférences données par le grand critique de *La Nouvelle Revue française*, c'est-à-dire sans aucun doute le plus grand critique littéraire au monde à cette époque, le premier par exemple à se pencher sur le mystérieux mystère Mallarmé seulement dix ans après sa mort.

Ces conférences furent prononcées au théâtre du Vieux-Colombier (que Gaston Gallimard avait acheté pour les yeux de sa maîtresse, une comédienne, si j'en crois les confidences de Pierre Assouline, son biographe) et publiées telles quelles, sept ans plus tard, sous ce titre qui insiste lourdement sur la fonction *organique* de la critique.

Un médecin ausculte l'organe, l'étudie, se demande pourquoi il est tombé malade ou pourquoi il est resté sain, ce qui se discute tout autant. Pour ce qu'il me semble, la part un peu illisible aujourd'hui de cette *Physiologie* tient pour commencer à une immense culture de Thibaudet que nous ne possédons plus hélas, et qui est bombardée au canon dans un langage imagé à l'ironie désormais désuète ; une vaste plaine de références au milieu de laquelle

nous errons comme des âmes en peine, semblables à des Fabrice à Waterloo.

Quelque chose de tiédasse souffle alors en nous, qui nous chuchote que plus personne ne sera aussi cultivé qu'Albert Thibaudet. Mais d'un autre côté, un air beaucoup plus frais laisse à entendre que cela n'est pas grave puisque nous allons être autrement plus cultivés que lui. Car il faut admettre ici, dans un geste critique immédiat, peut-être le plus dur à accomplir de tous, que tout ce que nous ne comprenons pas nous rend plus forts.

Ceci dit, j'exagère à dessein pour mon propos mes difficultés de lecture de cette *Physiologie de la critique*. Il faut bien avouer que l'exagération est une seconde nature de la critique et pour ainsi dire la frappe un peu lourde, un peu épéiste de son style. En vérité, la dernière édition dont on dispose de l'essai de Thibaudet, celle des Belles Lettres en 2013, est formidablement préfacée et annotée par Michel Jarrety, si bien qu'un lecteur inculte – mais patient – verra bientôt se lever toutes les difficultés culturelles que le texte lui opposerait bien involontairement. Ce remarquable travail a été publié dans la collection « Le goût des idées » dirigée par Jean-Claude Zylberstein que je voudrais saluer ici en tant que grand passeur de la critique littéraire. Son édition des *Fleurs de*

Tarbes de Jean Paulhan en « Folio essais », où il assure présentation et annotations, est la seule sur le marché qui permette de comprendre un tant soit peu ce chef-d'œuvre de métacritique aussi parlant qu'énigmatique.

Jean Paulhan succédera à Thibaudet à la *NRF* et ne cessera de le piétiner pour devenir calife à son tour – comprenez le plus grand critique des critiques de son temps. J'imagine que vous voyez déjà où je veux en venir. Que la critique constitue non seulement un empire dans l'empire de la littérature, mais aussi l'un de ces esprits qui s'acquiert en se frottant à la lecture d'autres critiques. La critique est le deuxième cœur de la littérature.

La critique est autogène.

C'est malheureux à dire, mais c'est comme ça.

Pour ce livre, je me suis plongé assez longuement dans cette histoire de la critique française vieille maintenant de deux siècles. Histoire passionnante, très mouvante. Rarement émouvante en revanche. Au contraire bien sèche et rigide. Un vrai bout de bois, la critique littéraire. Mais plutôt frigide qu'impuissante s'il faut vraiment la diagnostiquer et la catégoriser dans un genre.

En un mot resté vaguement célèbre, Lamartine voyait la critique comme « une puissance de l'impuissance ». Nul ne veut croire en effet que le

critique puisse jouir de son action négative, de son entreprise de démolition, puisque c'est toujours à cela, contre toute perspective constructiviste, qu'on finit par le ramener. Le critique étant naturellement méchant (sorte de scorpion qui aiderait la grenouille à traverser le fleuve puis qui, au milieu du gué la piquerait puisque c'est dans sa nature) il doit *simuler* son plaisir. C'est à partir de sa supposée jouissance du négatif que la critique est communément perçue, critiquée, ainsi que répudiée. En ces temps cycliques de puritanisme, tel celui que nous traversons à nouveau, la critique reste associée à un libertinage de l'esprit, une volupté fomentée par des bourgeois sado-masos qui se délecteraient de la souffrance des autres, les kapos goguenards des ouvriers du livre et de la littérature. Bien vu. Car si cet essai a un sens, même douteux, ce sera peut-être de raconter que tout n'est pas faux, loin de là, dans ces accusations.

La critique dont nous allons parler ici, celle qui s'exprime au jour le jour, sans recul, dans les différents médias qui existent, y compris Internet, est révolutionnaire en cela qu'elle s'exprime toujours la tête sur le billot. Il n'y a pas de postérité pour elle au-delà de sa parole présente, vivante. Disons-le autrement : dans l'ordre du journalisme auquel elle appartient, la critique se préoccupe plus d'avènement que d'événement, d'où sa très trouble noblesse.

Je ne prétends pas ici faire œuvre d'historien, ni même présenter une réflexion d'ensemble ou un bilan synthétique de la critique, essentiellement littéraire. (Même si je n'exclus pas quelque virée chez les critiques de cinéma qui restent malgré tout de chouettes copains.) Il s'agit plutôt de procéder à l'investigation de quelques points clés de la critique. D'où le caractère volontairement discontinu de ce travail, détaillé sur quelques questions, elliptique sur bien d'autres.

Une plus que généreuse personne y trouvera peut-être une tentative d'acupuncture théorique. Ou bien, de façon plus romantique, une énième et éperdue tentative de sauver ne serait-ce que le fond de la boutique.

Encore désolé pour le désordre de ma pensée. Je me souviens d'un dessin humoristique dans la presse des années 1980 où un père disait à son enfant : « Range ta chambre, on dirait du Godard. » Dites-vous bien que tout cela n'est pas volontaire.